# Ennahda, dernier cadeau empoisonné de Ben Ali ?

***«Avec les Algériens, nous sommes frères dans la bêtise. On se lance précipitamment dans des élections alors que les conditions socio-politiques d'un vrai pluralisme et d'un vrai changement font défaut», explique une enseignante tunisienne.***

**De Tunis, Hassane Zerrouky**

«Ennahda est le dernier cadeau empoisonné que nous a légué Ben Ali», clame l'écrivain et poète Taoufik Ben Brik, qui qualifie le succès électoral du parti islamiste de «victoire de la droite de l'inquisition». Propos sévères qui s'adressent surtout à «la gauche, l'ultra-gauche et la société civile» qui, selon lui, «ont offert le pouvoir sur un plateau au parti de Ghannouchi en lui délivrant un brevet de démocratie et de parti libéral respectueux des acquis de la modernité». Et de se demander si «la Constituante était la priorité de l'heure» ? Ziad Daoulakli, dirigeant d'Ennahda, la cinquantaine, au look trompeur d'homme de gauche, en jean, coiffé d'une casquette de joueur de base-ball, est bien sûr d'un autre avis. Pour ce représentant du courant «réformiste» d'Ennahda, son parti a respecté la loi. «Il n'y a eu ni dépassements ni instrumentalisation de la religion» à des fins électorales m'assure-t-il. Réfutant les accusations portées contre Ennahda, il affirme qu'«il n'y aura pas d'instauration de la Charia. Nous revendiquons un Etat civil. Il n'y aura pas d'instauration de la Charia : on s'est engagé avec un programme où il n'est pas question de Charia, on ne va pas en présenter un autre une fois au pouvoir, ce serai trahir les gens qui ont voté pour nous».

Pour lui, «l'islam religion d'Etat figurait dans l'ancienne Constitution. Cela est suffisant pour nous». Quant aux droits des femmes, il se veut rassurant. «Dans notre programme, c'est écrit et c'est clair. On s'engage à respecter le statut personnel des femmes tel qu'il existait. On n'y touchera pas.» Dans son programme en 365 points, où il n'y a nulle référence à l'islam, Ennahda «s'engage à protéger les acquis de la femme (…) à protéger la liberté de la femme contre toute imposition de style vestimentaire, à rompre avec toutes les formes de discrimination et de violence infligées aux femmes». Reste que ce programme demeure muet sur la question de la polygamie interdite par le père de l'indépendance tunisienne Habib Bourguiba. «Dès le IXe siècle s'est répandue dans le pays la pratique du "mariage kairouanais", du nom de la ville de Kairouan dont l'école islamique rayonnait alors dans toute l'Afrique du Nord, et qui interdisait à l'homme de prendre une deuxième femme», rappelle l'historien Alaya Allani, cité par l'AFP. Publiquement, sur les télés ou les radios, les dirigeants d'Ennahda n'évoquaient que rarement le religieux. Pluralisme, démocratie, liberté de la presse et de conscience, respect des droits de l'homme, Etat civil, justice sociale, promesses de réduction du chômage, relance économique, du tourisme (500 000 emplois), et augmentation du revenu national étaient les maîtres mots du discours servi aux Tunisiens. Mais sur le terrain, c'est tout autre chose. Disposant de l'argent, du poids du nombre, d'une expérience militante de plus de 30 ans en dépit de la répression du régime de Ben Ali, les islamistes étaient présents partout y compris dans les coins les plus reculés du pays. «A Kairouan, ils faisaient jurer les gens sur le Coran de voter Ennahda, promettant les foudres de Dieu s'ils votaient pour les mécréants et les athées», explique Massoud Romdhani, syndicaliste et ancien membre du Comité de soutien aux salariés du bassin minier de Gafsa. «Dans la campagne et les quartiers populaires de Kairouan, ils ont offert des moutons aux pauvres pour fêter l'Aïd al-Adha», ajoute-t-il. «L'argent et l'islam ont été les ingrédients de la victoire d'Ennahda. Contre ça, on ne peut rien. Le discours politique, rationnel ne passe pas», s'indigne cet homme respecté et connu à Kairouan. «Les déchirements, les dissensions et les luttes fratricides entre partis de gauche, la multiplicité des listes – plus de 115 partis et listes indépendantes — ont facilité la tâche à des islamistes qui n'avaient pas de concurrents sur leur droite», poursuit-il. En effet, la multitude de partis et de listes indépendantes ont rendu Ennahda visible. Qui plus est, dit-on à Tunis, Ennahda avait des observateurs dans tous les bureaux de vote.

Photo : DR.

«Dans certaines régions, ses militants étaient seuls, ils présidaient même les bureaux. Je vous laisse imaginer le reste», dit ce militant du PDP (Parti démocratique progressiste).

«Ils ont tenu un discours basé sur deux choses contradictoires. En public, ils étaient pour la démocratie et un Etat civil. Sur le terrain, ils disaient aux gens qu'ils allaient appliquer la loi islamique», explique Zeynab Farhat, directrice du Téatro, un espace d'art et de création, mais aussi lieu de débats politiques et de rencontres culturelles. «Vous savez, la Tunisie n'est pas l'Algérie. Ici le clivage arabophone-francophone n'existe pas. On ne s'exprime qu'en arabe. Les islamistes nous ont attaqués sur notre manière de penser, de nous comporter, de vivre, incompatibles à leurs yeux avec l'Islam. Et ça a marché», fait-elle remarquer. «Et puis, il y a El Jazeera qui s'est mise au service d'Ennahda», dit Sofiane, doctorant en littérature arabe. Des faits corroborés par Riadh Ben Fadhel, directeur de la campagne du Pôle démocratique moderniste.

«Les islamistes ont mené contre nous une campagne immorale de dénigrement et de diffamation : ils nous ont présentés comme des athées, des mécréants, des gens aux mœurs légères, des homosexuels. Nos militants ont subi des agressions à Sfax, Tozeur, El Ksour, Kebili, Medenine, Ksar Hellal.» L'avocate Radhia Nesraoui, qui a défendu les militants d'Ennahda au mépris de sa liberté sous Ben Ali, n'est pas en reste. «Les islamistes ont dit aux gens du peuple que si le PCOT arrivait au pouvoir, il allait interdire l'islam, fermer les mosquées», s'indigne la candidate du Parti communiste ouvrier tunisien (PCOT). «Avec les Algériens, nous sommes frères dans la bêtise. On se lance précipitamment dans des élections alors que les conditions socio-politiques d'un vrai pluralisme et d'un vrai changement font défaut. On s'est focalisé sur le RCD, pendant ce temps, dans les quartiers populaires, les islamistes, qui disposent de beaucoup plus de moyens et surtout d'argent, travaillaient au corps la société.

Et on s'étonne aujourd'hui que les barbus raflent la mise», se demande Nadia, professeur d'université. «Expliquer le succès des islamistes par l'usage du religieux, de la ruse, de l'argent, c'est un peu court, ça on le savait, on était averti, on avait pourtant sous les yeux les exemples algérien et égyptien», assure Djelloul syndicaliste et militant du Pôle démocratique moderniste (PDM), selon qui «il faut absolument revoir notre stratégie.

En plus de la question des libertés, de la séparation du politique et du religieux, il faut absolument mettre le social au rang de nos priorités, car notre discours a été mal ou pas du tout perçu par les couches populaires». Le social ? Les islamistes d'Ennahda, dont le programme rappelle à s'y méprendre celui de la «droite populaire» française ou italienne, veulent concilier l'islam et le marché, promettant beaucoup de choses en matière de réduction du chômage et de relance économique. Ils comptent sur l'argent des pays du Golfe pour tenir leurs engagements.

Enfin, autre source d'inquiétude des démocrates, les islamistes comptent bien prendre le contrôle de l'Union générale des étudiants tunisiens (UGET) à l'occasion des prochaines élections universitaires, dit-on à Tunis. Même l'UGTT (syndicat des travailleurs) est dans la ligne de mire des islamistes. En clair, dans les semaines et mois à venir, les progressistes et démocrates tunisiens ne vont pas être à la fête.

**H. Z.**

## PAROLE DE LECTEUR

# Pourquoi il faut défendre Khaled Nezzar

L'homme est devenu célèbre plusieurs fois, et plusieurs fois il est retourné dans le désert, comme d'autres font fortune puis périclitent. Les silences de Nezzar rendaient moins audibles les heurts des poings rageurs sur les pupitres, les ruées sauvages sur le macadam, les hurlements de cités hors la loi le temps d'une rotation d'une escouade des brigades anti-émeutes. On s'était habitué aux coups de gueule fameux du vieux briscard.

On s'était habitué à lui, à sa démarche martiale malgré la canne et peut être à cause de la canne. «Un bâton !» affirment ceux qui ont étudié les signes héraldiques de la génération de Janvier. Ce fameux janvier qui a chamboulé le calendrier pour se placer juste après Novembre. On s'était habitué à sa dégaine décontractée d'escogriffe mal léché, à son bouc narquois (de quelle obédience est donc le bouc de Nezzar ? Hamas ? FIS relooké façon Mohamed-Saïd, tête de pont d'une barbe à venir, 100% Charia ?) Non, depuis les pudibonderies suisses, c'est devenu la barbichette du parfait bouc émissaire.

Nezzar bouc émissaire ! Et pourquoi pas ? Après tout, la population des hyènes est, selon les évaluations de l'organisme chargé du comptage des hyènes, en constante augmentation. L'organisme chargé du comptage des hyènes a donné une explication à cette prolifération insensée de la gent charognaresque. C'est, paraît-il, la faute aux pharmaciens. Depuis que le ratio (ultima ratio)... fichtre, je parle latin, ya bouguelb comme dirait le Fumeur de thé.

Où est-ce que j'en étais ? J'ai pas encore l'âge de Nezzar et pourtant, il m'arrive de perdre le fil de mes idées. A propos, quel âge il a le vieux lion décati ? J'ai parlé à haute voix. Ma fille qui passait a portée d'un «laisse-moi travailler !» sans réplique me, lance — Nezzar, c'est le type qui met toujours sa veste du bon côté ? Fous-moi la paix ! Elle insiste encore, l'écervelée. — Quand beaucoup d'autres, dans les années 1990, la mettaient côté doublure ? Tiens, jté apporté le der de Céline Dion, prends ça et va dans ta chambre ! — merci, papa.

Elle s'éclipse. Enfin seul ! Où me suis-je arrêté ? Ah oui, le ratio des pharmaciens… Sacré générique ! 20% de bénéf, messieurs les apothicaires. Sur les humains passe encore, on aime les gosses, même quand ils sont chiants, mais le contraceptif-zéro fourgué aux hyènes, c'est pas de jeu. La population augmente. La porte de la chambre de ma fille grince horriblement.

Tiens, c'est encore elle. — Même qu'ils tiraient très fort sur le bas, dit-elle. Elle est folle ? Elle s'explique — pour que ça fasse kamis ! Je vocalise un «boooonne nuuuuit !» que Céline Dion aurait jalousé. Reseul. J'ai abandonné Nezzar. Je me sens coupable. Coupable ? Il va me la jouer indigné le vieux lion décati ? Pour cinq minutes de solitude ? Et les autres qui le laissent seul ! T'aurait pas dû quitter le pouvoir, mon vieux. Ouais, je sais, t'étais en tandem et ils te laissaient pédaler tout seul. Ça fatigue. Mais, quand même ! Regarde à droite et à gauche. Des millésimes dignes du Guinness. 22 ans, 32 ans, 42 ans.

Le Bachar, il titre combien ? On s'en fout ! Toi, tu as sorti ton pays de la merde, puis tu es rentré à la maison. Le hic, c'est que le pays, il n'est pas rentré à la maison. Il est dans la rue. Quelque part, je me dis que t'as eu tort de confier le volant à d'autres. Et à l'Est, quoi de nouveau ? Goudjil donne de la voix. Elle est atone.

On dirait un ado enroué à force de réciter une leçon apprise par cœur. Purée de digression ! Comment qu'elles attaquent les hyènes, en bandes ou isolées ? Ça dépend du chef d'orchestre. Bien sûr, qu'elles ont un chef d'orchestre, les hyènes.

Il n'ose pas les lancer sur les vieux lions décatis quand ils sont en bandes dans leur tanière. (Mais est-ce qu'il y a toujours une bande ?) Il attend, le chef d'orchestre, que l'un deux s'embourbe seul dans le marigot suisse pour crier «taille haut !». Ma fille a des insomnies. Elle revient se camper devant moi, un yaourt à la main.

- Papa, pourquoi est-ce que nous sommes aussi sauvages ?

- Explique-toi, ma sauvageonne !

- C'est ignoble ce qu'ils ont fait aux Kadhafi.

- Ils sont fous à Misrata, qu'est-ce qu'on peut faire ? rétorquais-je.

- La justice, c'est fait pourquoi ?

- A propos de justice, tu sais que Nezzar est accusé de torture et qu'on lui a mis le grappin dessus ?

- Et les autres, qu'est-ce qu'ils en disent ?

- Qui, les autres ?

- Ses amis.

- Ils se taisent. Après tout, ce n'est pas de leur faute s'il porte un bouc.

- Alors, il faut que l'Algérie soit à ses côtés si, eux, ils le lâchent.

- Quelle Algérie, ma puce ?

- La mienne, papa !

-J'en reste ébahi. Elle poursuit, songeuse :

- J'ai peur, papa.

- Et pourquoi, mon bébé ?

- Qui va nous défendre, si jamais…

Je suis étonné. Je l'interroge. Tu connais Nezzar à ce point ?

- Quelle question ! Mais toutes les Algériennes qui sont fières de leurs cheveux le connaissent.

**L. S.**